

NATHALIE SARRAUTE

ENFANCE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1983.*

– Alors, tu vas vraiment faire ça? « Évoquer tes souvenirs d'enfance »... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux « évoquer tes souvenirs »... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça.

– Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...

– C'est peut-être... est-ce que ce ne serait pas... on ne s'en rend parfois pas compte... c'est peut-être que tes forces déclinent...

– Non, je ne crois pas... du moins je ne le sens pas...

– Et pourtant ce que tu veux faire... « évoquer tes

souvenirs »... est-ce que ce ne serait pas...

– Oh, je t'en prie...

– Si, il faut se le demander : est-ce que ce ne serait pas prendre ta retraite? te ranger? quitter ton élément, où jus-qu'ici, tant bien que mal...

– Oui, comme tu dis, tant bien que mal...

– Peut-être, mais c'est le seul où tu aies jamais pu vivre... celui...

– Oh, à quoi bon? je le connais.

– Est-ce vrai? Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe... tu avances à tâtons, toujours cherchant, te tendant... vers quoi? qu'est-ce que c'est? ça ne ressemble à rien... personne n'en parle... ça se dérobe, tu l'agrippes comme tu peux, tu le pousses... où? n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre... Tiens, rien que d'y penser...

– Oui, ça te rend grandiloquent. Je dirai même outreui-dant. Je me demande si ce n'est pas toujours cette même

crainte... Souviens-toi comme elle revient chaque fois que quelque chose d'encore informe se propose... Ce qui nous est resté des anciennes tentatives nous paraît toujours avoir l'avantage sur ce qui tremblote quelque part dans les limbes...

– Mais justement, ce que je crains, cette fois, c'est que ça ne tremble pas... pas assez... que ce soit fixé une fois pour toutes, du « tout cuit », donné d'avance...

– Rassure-toi pour ce qui est d'être donné... c'est encore tout vacillant, aucun mot écrit, aucune parole ne l'ont encore touché, il me semble que ça palpite faiblement... hors des mots... comme toujours... des petits bouts de quelque chose d'encore vivant... je voudrais, avant qu'ils disparaissent... laisse-moi...

– Bon. Je me tais... d'ailleurs nous savons bien que lorsque quelque chose se met à te hanter...

– Oui, et cette fois, on ne le croirait pas, mais c'est de toi que me vient l'impulsion, depuis un moment déjà tu me pousses...

– Moi?

– Oui, toi par tes objurgations, tes mises en garde... tu le

fais surgir.. tu m'y plonges...

« Nein, das tust du nicht »... « Non, tu ne feras pas ça »... les voici de nouveau, ces paroles, elles se sont ranimées, aussi vivantes, aussi actives qu'à ce moment, il y a si longtemps, où elles ont pénétré en moi, elles appuient, elles pèsent de toute leur puissance, de tout leur énorme poids... et sous leur pression quelque chose en moi d'aussi fort, de plus fort encore se dégage, se soulève, s'élève... les paroles qui sortent de ma bouche le portent, l'enfoncent là-bas... « Doch, Ich werde es tun. » « Si, je le ferai. »

« Nein, das tust du nicht. » « Non, tu ne feras pas ça... » ces paroles viennent d'une forme que le temps a presque effacée... il ne reste qu'une présence... celle d'une jeune femme assise au fond d'un fauteuil dans le salon d'un hôtel où mon père passait seul avec moi ses vacances, en Suisse, à Interlaken ou à Beatenberg, je devais avoir cinq ou six ans, et la jeune femme était chargée de s'occuper de moi et de m'apprendre l'allemand... Je la distingue mal... mais je vois distinctement la corbeille à ouvrage posée sur ses genoux et sur le dessus une paire de grands ciseaux d'acier... et moi... je ne peux pas me voir, mais je le sens comme si je le faisais maintenant... je saisis brusquement les ciseaux, je les tiens serrés dans ma main... des lourds ciseaux fermés... je les tends la pointe en l'air vers le dossier d'un canapé recouvert d'une délicieuse soie à ramages, d'un bleu un peu fané, aux reflets satinés...

et je dis en allemand... « Ich werde es zerreißen. »

– En allemand... Comment avais-tu pu si bien l'apprendre?

– Oui, je me le demande... Mais ces paroles, je ne les ai jamais prononcées depuis... « Ich werde es zerreißen »... « Je vais le déchirer »... le mot « zerreißen » rend un son sifflant, féroce, dans une seconde quelque chose va se produire... je vais déchirer, saccager, détruire... ce sera une atteinte... un attentat... criminel... mais pas sanctionné comme il pourrait l'être, je sais qu'il n'y aura aucune punition... peut-être un blâme léger, un air mécontent, un peu inquiet de mon père... Qu'est-ce que tu as fait, Tachok, qu'est-ce qui t'a pris? et l'indignation de la jeune femme... mais une crainte me retient encore, plus forte que celle d'improbables, d'impensables sanctions, devant ce qui va arriver dans un instant... l'irréversible... l'impossible... ce qu'on ne fait jamais, ce qu'on ne peut pas faire, personne ne se le permet...

« Ich werde es zerreißen. » « Je vais le déchirer »... je vous en avertis, je vais franchir le pas, sauter hors de ce monde décent, habité, tiède et doux, je vais m'en arracher, tomber, choir dans l'inhabité, dans le vide...

« Je vais le déchirer »... il faut que je vous prévienne pour vous laisser le temps de m'en empêcher, de me retenir... « Je vais déchirer ça »... je vais le lui dire très fort... peut-être va-t-elle hausser les épaules, baisser la tête, abaisser sur son ouvrage un regard attentif... Qui prend au sérieux ces agaceries, ces taquineries d'enfant?... et mes paroles vont voler,

se dissoudre, mon bras amolli va retomber, je reposerai les ciseaux à leur place, dans la corbeille...

Mais elle redresse la tête, elle me regarde tout droit et elle me dit en appuyant très fort sur chaque syllabe : « Nein, das tust du nicht »... « Non, tu ne feras pas ça »... exerçant une douce et ferme et insistante et inexorable pression, celle que j'ai perçue plus tard dans les paroles, le ton des hypnotiseurs, des dresseurs...

« Non, tu ne feras pas ça... » dans ces mots un flot épais, lourd coule, ce qu'il charrie s'enfonce en moi pour écraser ce qui en moi remue, veut se dresser... et sous cette pression ça se redresse, se dresse plus fort, plus haut, ça pousse, projette violemment hors de moi les mots... « Si, je le ferai. »

« Non, tu ne feras pas ça... » les paroles m'entourent, m'enserrent, me ligotent, je me débats... « Si, je le ferai »... Voilà, je me libère, l'excitation, l'exaltation tend mon bras, j'enfonce la pointe des ciseaux de toutes mes forces, la soie cède, se déchire, je fends le dossier de haut en bas et je regarde ce qui en sort... quelque chose de mou, de grisâtre s'échappe par la fente...

Dans cet hôtel... ou dans un autre hôtel suisse du même genre où mon père passe de nouveau avec moi ses vacances, je suis attablée dans une salle éclairée par de larges baies vitrées derrière lesquelles on voit des pelouses, des arbres... C'est la salle à manger des enfants où ils prennent leurs repas, sous la surveillance de leurs bonnes, de leurs gouvernantes.

Ils sont groupés aussi loin que possible de moi, à l'autre bout de la longue table... les visages de certains d'entre eux sont grotesquement déformés par une joue énorme, enflée... j'entends des pouffements de rire, je vois les regards amusés qu'ils me jettent à la dérobée, je perçois mal, mais je devine ce que leur chuchotent les adultes : « Allons, avale, arrête ce jeu idiot, ne regarde pas cet enfant, tu ne dois pas l'imiter, c'est un enfant insupportable, c'est un enfant fou, un enfant maniaque... »

– Tu connaissais déjà ces mots...

– Ah ça oui... je les avais assez entendus... Mais aucun de

ces mots vaguement terrifiants, dégradants, aucun effort de persuasion, aucune supplication ne pouvait m'inciter à ouvrir la bouche pour permettre qu'y soit déposé le morceau de nourriture impatiemment agité au bout d'une fourchette, là, tout près de mes lèvres serrées... Quand je les desserre enfin pour laisser entrer ce morceau, je le pousse aussitôt dans ma joue déjà emplie, enflée, tendue... un garde-manger où il devra attendre que vienne son tour de passer entre mes dents pour y être mastiqué jusqu'à ce qu'il devienne aussi liquide qu'une soupe...

« Aussi liquide qu'une soupe » étaient les mots prononcés par un docteur de Paris, le docteur Kervilly...

– C'est curieux que son nom te revienne aussitôt, quand tant d'autres, tu as beau les chercher...

– Oui, je ne sais pas pourquoi d'entre tant de noms disparus le sien se lève... Ma mère m'avait fait examiner par lui pour je ne sais quels petits troubles, juste avant que je parte rejoindre mon père... Ce qui me fait penser, puisque à ce moment-là elle habitait Paris avec moi, que je devais avoir moins de six ans...

« Tu as entendu ce qu'a dit le docteur Kervilly? Tu dois mâcher les aliments jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi liquides qu'une soupe... Surtout ne l'oublie pas, quand tu seras là-bas, sans moi, là-bas on ne saura pas, là-bas on oubliera, on n'y fera pas attention, ce sera à toi d'y penser, tu dois te rappeler ce que je te recommande... promets-moi que tu le feras... –

Oui, je te le promets, maman, sois tranquille, ne t'inquiète pas, tu peux compter sur moi... » Oui, elle peut en être certaine, je la remplacerai auprès de moi-même, elle ne me quittera pas, ce sera comme si elle était toujours là pour me préserver des dangers que les autres ici ne connaissent pas, comment pourraient-ils les connaître? elle seule peut savoir ce qui me convient, elle seule peut distinguer ce qui est bon pour moi de ce qui est mauvais.

J'ai beau leur dire, leur expliquer... « Aussi liquide qu'une soupe... c'est le docteur, c'est maman qui me l'a dit, je lui ai promis... Ils hochent la tête, ils ont des petits sourires, ils n'y croient pas... – Oui, oui, c'est bien, mais quand même dépêche-toi donc, avale... » Mais je ne peux pas, il n'y a que moi ici qui sais, moi ici le seul juge... qui d'autre ici peut décider à ma place, me permettre... quand ce n'est pas encore le moment... je mastique le plus vite que je peux, je vous assure, mes joues me font mal, je n'aime pas vous faire attendre, mais je n'y peux rien : ce n'est pas encore devenu « aussi liquide qu'une soupe »... Ils s'impatientent, ils me pressent... que leur importe ce qu'elle a dit? elle ne compte pas ici... personne ici sauf moi n'en tient compte...

Maintenant quand je prends mes repas la salle à manger des enfants est vide, je les prends après les autres ou avant... je leur donnais le mauvais exemple, il y a eu des plaintes des parents... mais peu m'importe... je suis toujours là, à mon poste... je résiste... je tiens bon sur ce bout de terrain où j'ai hissé ses couleurs, où j'ai planté son drapeau...

– Des images, des mots qui évidemment ne pouvaient pas

se former à cet âge-là dans ta tête...

– Bien sûr que non. Pas plus d'ailleurs qu'ils n'auraient pu se former dans la tête d'un adulte... C'était ressenti, comme toujours, hors des mots, globalement... Mais ces mots et ces images sont ce qui permet de saisir tant bien que mal, de retenir ces sensations.

Que je cède, que je consente à avaler ce morceau sans l'avoir d'abord rendu aussi liquide qu'une soupe et je commettrai quelque chose que je ne pourrai jamais lui révéler, quand je reviendrai là-bas, chez elle... je devrai porter ça enfoui en moi, cette trahison, cette lâcheté.

Si elle était avec moi, il y a longtemps que j'aurais pu n'y plus penser, avaler sans mâcher comme j'avais l'habitude de le faire. Ma mère elle-même, telle que je la connaissais, insouciant et distraite, l'aurait vite oublié... mais elle n'est pas ici, elle m'a fait emporter cela avec moi... « aussi liquide qu'une soupe »... c'est d'elle que je l'ai reçu... elle me l'a donné à garder, je dois le conserver pieusement, le préserver de toute atteinte... Est-ce vraiment ce qui peut s'appeler « aussi liquide qu'une soupe »? n'est-ce pas encore trop épais? Non, vraiment, je crois que je peux me permettre de l'avalier... puis faire sortir de ma joue le morceau suivant...

Cela me désole d'imposer ce désagrément à cette personne si douce et patiente, de risquer de faire de la peine à mon père... mais je viens de loin, d'un lieu étranger où ils n'ont pas accès, dont ils ignorent les lois, des lois que là-bas je peux

m'amuser à narguer, il m'arrive de les violer, mais ici la loyauté m'oblige à m'y soumettre... Je supporte vaillamment les blâmes, les moqueries, l'exclusion, les accusations de méchanceté, l'inquiétude que produit ici ma folie, le sentiment de culpabilité... mais qu'a-t-il de comparable avec celui que j'éprouverais si, reniant ma promesse, bafouant des paroles devenues sacrées, perdant tout sens du devoir, de la responsabilité, me conduisant comme un faible petit enfant je consentais à avaler ce morceau avant qu'il soit devenu « aussi liquide qu'une soupe ».

Et tout s'est effacé, dès le retour à Paris chez ma mère...
tout a repris cet air d'insouciance...

– C'est elle qui le répandait.

– Oui, elle, toujours un peu enfantine, légère... s'animant, étincelant, quand elle parlait avec son mari, discutait le soir avec leurs amis, dans ce petit appartement de la rue Flatters à peine meublé et assez sombre, mais elle ne semblait pas le remarquer et je n'y faisais guère attention, j'aimais rester auprès d'eux, seulement les écouter sans comprendre, jusqu'au moment où leurs voix devenaient étranges, comme de plus en plus lointaines, et je sentais confusément qu'on me soulevait, m'emportait...

Exactement à gauche des marches qui montent vers la large allée conduisant à la place Médicis, sous la statue d'une reine de France, à côté de l'énorme baquet peint en vert où pousse

un oranger... avec devant moi le bassin rond sur lequel voguent les bateaux, autour duquel tournent les voitures tapissées de velours rouge traînées par des chèvres... avec tout contre mon dos la tiédeur de sa jambe sous la longue jupe... je n'arrive plus à entendre la voix qu'elle avait en ce temps-là, mais ce qui me revient, c'est cette impression que plus qu'à moi c'est à quelqu'un d'autre qu'elle raconte... sans doute un de ces contes pour enfants qu'elle écrit à la maison sur de grandes pages couvertes de sa grosse écriture où les lettres ne sont pas reliées entre elles... ou bien est-ce celui qu'elle est en train de composer dans sa tête... les paroles adressées ailleurs coulent... je peux, si je veux, les saisir au passage, je peux les laisser passer, rien n'est exigé de moi, pas de regard cherchant à voir en moi si j'écoute attentivement, si je comprends... je peux m'abandonner, je me laisse imprégner par cette lumière dorée, ces roucoulements, ces pépiements, ces tintements des clochettes sur la tête des ânon, des chèvres, ces sonneries des cerceaux munis d'un manche que poussent devant eux les petits qui ne savent pas se servir d'un bâton...

– Ne te fâche pas, mais ne crois-tu pas que là, avec ces roucoulements, ces pépiements, tu n'as pas pu t'empêcher de placer un petit morceau de préfabriqué... c'est si tentant... tu as fait un joli petit raccord, tout à fait en accord...

– Oui, je me suis peut-être un peu laissée aller...

– Bien sûr, comment résister à tant de charme... à ces jolies

sonorités... roucoulements... pépiements...

– Bon, tu as raison... mais pour ce qui est des clochettes, des sonnettes, ça non, je les entends... et aussi des bruits de crécelle, le crépitement des fleurs de celluloïd rouges, roses, mauves, tournant au vent...

Je peux courir, gambader, tourner en rond, j'ai tout mon temps... Le mur du boulevard Port-Royal que nous longeons est très long... c'est seulement en arrivant à la rue transversale que je devrai m'arrêter et donner la main pour traverser... Je devance la bonne pour avoir le temps d'emplir mes poumons, ce qui me permettra de ne pas respirer l'atroce odeur... elle me donne aussitôt la nausée... qui se dégage de ses cheveux imbibés de vinaigre. Ainsi je pourrai lui donner la main comme si de rien n'était, sans risquer de la vexer... ce n'est même pas sûr qu'elle se vexerait, elle est très gentille et très simple, elle sait que ce n'est pas ma faute si je ne supporte pas l'odeur du vinaigre, mais elle, ce n'est pas sa faute non plus si les sorties à l'air frais lui donnent des maux de tête dont seul le vinaigre la préserve... Il a donc été convenu que je pourrais me tenir assez loin d'elle, sauf bien sûr pour traverser...

La voici qui s'approche, une masse informe, la tête recouverte d'un fichu grisâtre, elle me rejoint, elle tend sa main et je mets ma main dans la sienne... mes poumons sont pleins d'air, je n'ai pas besoin d'aspirer... je ne respire pas jusqu'au moment où nous posons le pied sur le trottoir de l'autre côté

nrf



9 782070 259793



83-IV A 25979 ISBN 2-07-025979-X

Extrait de la publication